



## AU PAYS DES SINGES

UNE CHASSE AU GORILLE

Au moment où l'attention se porte vers l'Afrique centrale, par suite des mémorables voyages d'exploration accomplis par deux officiers français, le commandant Monteil et le lieutenant Mizon, au Soudan et au Congo, nous croyons qu'on lira avec intérêt l'émouvant récit d'une chasse au gorille, dans les forêts du Congo.



Un des rabatteurs, qui se trouvait à plus de vingt mètres en avant de nous, venait de faire entendre un petit cri, semblable à celui du lézard Jecko, dont les Pahouins ont l'habitude de se servir entre eux lorsqu'ils veulent appeler l'attention d'un compagnon sur quelque chose.

A l'instant même et instinctivement tout le monde s'arrêta. L'indigène qui avait donné le signal se rabattit sur nous en rampant.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le chef.

— N'gena (gorille), fit le Pahouin en plaçant un doigt sur son front.

— Dans quelle direction ?

Le guerrier étendit la main en avant de nous, un peu sur la droite.

— En avant de ce bosquet de grands arbres.

— Attendez-moi tous ici, nous dit le chef, avec ce ton bref de commandement qu'il savait prendre avec ses hommes.

Puis s'adressant à moi :

— Que le capitaine blanc me suive, dit-il.

N'Otooué ne m'eût pas plutôt traduit cette parole que le chef, qui s'était lentement baissé jusqu'à terre, se mit à ramper en avant dans la direction que le guerrier venait de nous indiquer. Je le suivis, et je dois dire qu'à ce moment je me trouvais de nouveau sous le coup d'une émotion peu commune.

Pendant cinq minutes, un siècle, je vis le chef s'avancer insensiblement sans faire entendre le moindre bruit, écartant lentement les broussailles qu'il n'abandonnait que quand elles m'avaient livré passage ; tout à coup il s'arrêta, se souleva à demi, et, à travers un épais rideau de feuillage, sembla concentrer son regard sur un point fixe dans l'espace ; mon cœur battait à tout rompre.

Enfin, il me fit signe d'approcher. . . . A mon tour je sondai la forêt d'un coup d'œil. . . . Je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête. Au fond d'une clairière, debout sur une case de feuillage, un énorme gorille, les narines au vent, interrogeait l'espace. . . . C'était la première fois qu'il m'était donné d'apercevoir cet étrange et terrible animal, cause principale de mon voyage dans le Congo.

On eût dit qu'il avait flairé le danger, car son œil, d'une singulière férocité, sondait la muraille de feuillage qui le séparait de nous avec une fixité qui nous montrait parfaitement qu'il ne se trompait pas sur la direction qu'il devait prendre pour attaquer ses ennemis.

Le vieux M'Jenga, habitué à ce genre de spectacle, ne bougeait non plus qu'un terme ; pour moi, un étonnement profond où se mêlait une certaine épouvante me clouait littéralement sur le sol ; je ne m'attendais pas à rencontrer un animal d'un aspect aussi terrifiant. C'est un des rares faits de ma vie de voyageur où j'ai pu constater que la fiction que l'imagination se forme était au-dessous de la réalité parfois.

Debout, la tête en avant, battant sa poitrine de ses longs bras, il poussa d'abord trois rugissements où l'accent spécial de la bête fauve sembla se mêler à des cris humains ; de son gosier, articulé

comme le nôtre, il fit éclater une série de notes grondantes graves et ronores, qui, fortes d'abord, semblèrent parcourir ensuite toute l'échelle de la gamme descendante, en diminuant de volume et d'éclat, comme ces roulements de tonnerre qui crépitent dans la nue et s'éteignent dans une roulade lointaine, après avoir ébranlé le ciel de leurs premiers coups.

Tout à coup, le chant criard de la perruche à collier rose se fit entendre. Le gorille s'arrêta, étonné : instinctivement, je levai la tête dans le feuillage, cherchant à apercevoir sur quelle branche d'arbre était perché l'animal qui chantait dans un pareil moment, ie ne vis rien, mais le même cri s'étant fait entendre de nouveau, je m'aperçus que j'étais le jouet d'une imitation admirablement réussie ; M'Jenga, en effet, se servait de ce signal pour rappeler tous ses compagnons autour de lui.

Mais quel que fût le degré d'habileté auquel était parvenu le chef des Faus, le gorille sembla ne point s'y tromper, car ce bruit ne fit que redoubler sa fureur.

En ce moment, tous les guerriers nous avaient rejoints en rampant dans l'herbe avec les mêmes précautions que nous.

— Chef, fit N'Otooué, d'une intonation si basse que c'est à peine si le son de sa voix parvint jusqu'à moi, la bête nous a dépiété depuis longtemps.

— A quoi vois-tu cela ? demandai-je au guide, en retenant mon souffle.

— Regardez, me répondit-il, ses narines sont contractées par la colère qu'excitent nos émanations, son œil farouche ne quitte pas le buisson qui nous abrite.

— S'il nous sent si près de lui, pourquoi ne nous attaque-t-il pas ? Notre présence lui ferait-elle peur à ce point ?

— Peur, le n'gena. . . . Vous ne conserverez pas longtemps cette pensée.

— Qu'attend-il donc pour fuir ou s'élancer sur nous ?

Comme je prononçais ces paroles, le vieux chef Pahouin me fit un signe plein d'énergie pour m'inviter au silence.

En ce moment, les cris de fureur du gorille, les rugissements qui leur succédaient redoublaient d'intensité ; il était évident, même pour un chasseur aussi inexpérimenté que moi, qu'il se passait quelque chose d'anormal. L'horrible animal faisait croquer ses crocs formidables, s'agitait en tous sens, mais ne quittait pas son feuillage. . . . et je me posai pour la dixième fois cette double question : " Qu'attendons-nous pour lui envoyer un coup de carabine, et qu'attend-il pour nous prévenir ? "

Dix fois j'avais épaulé mon Devisme à balle explosive, dix fois le vieux Pahouin en avait, d'un geste, abaissé le canon.

Je ne tardai pas à avoir l'explication de ce mystère.

Au moment où je regardais notre ennemi avec le plus d'attention, comme fasciné par cet étrange spectacle, N'Otooué me fit signe d'abaisser mes regards vers la terre ; j'obéis machinalement et j'aperçus, en frissonnant d'horreur, une seconde tête de gorille qui émergeait à demi du feuillage, qui ombrageait la case grossière dont le toit servait d'asile à son compagnon.

— C'est la femelle, me dit N'Otooué en murmurant ses paroles plutôt qu'il les prononçait ; comprenez-vous maintenant pourquoi le gorille ne s'élance pas sur nous ? Il est en ce moment au paroxysme de la colère, parce que, malgré ses appels réitérés, ses objurgations, ses cris, il ne peut pas se faire écouter de sa compagne.

— Que désire-t-il donc ?

— Il voudrait la voir dévaler sous bois, puis il viendrait régler son compte avec nous ; mais elle, qui sans doute allaite un petit, avec la prudence que fait naître la sensibilité maternelle, ne veut pas sortir de son réduit sans s'être rendue compte du danger, et surtout sans savoir de quel côté elle devra tourner ses pas pour mettre sa progéniture en sûreté.

Au bout de quelques instants, elle sembla se décider, car d'un seul bond elle s'élança hors de son abri ; le guide ne s'était pas trompé, elle tenait un petit gorille, à peine âgé de quelques jours, dans ses bras. Le jeune âge de son enfant avait certai-

nement été la cause de ses longues hésitations.

Sa sortie fut saluée par le mâle par un rugissement plus terrible encore que les autres ; je sentis mes cheveux se hérissier sur ma tête, et il ne pouvait en être autrement en face d'une scène aussi saisissante et aussi imprévue.

Au bout de quelques secondes d'observation, la femelle n'hésita pas. Elle comprit, avec un flair merveilleux, que le danger était dans notre direction, et, faisant volte-face, elle s'élança sous bois sans pousser un seul cri.

Satisfait de son obéissance, le gorille sauta en bas de son toit de feuillage, en grondant avec moins de fureur ; sa femelle était désormais en sûreté, et, le but de ses efforts atteint, il semblait se préparer à la rejoindre, non sans jeter des regards furibonds vers le massif de verdure qui lui voilait ses ennemis.

— Attention ! me dit N'Otooué sur un signe de M'Jenga, voulez-vous tuer celui-là ?

Je fis un signe énergique d'affirmation.

— Alors, poursuivit le guide après avoir interrogé le chef du regard, il faut nous découvrir, sans cela il va nous échapper.

Nous fîmes irruption dans la clairière.

En nous apercevant, le gorille s'arrêta.

— Ne tirez qu'au commandement, fit rapidement N'Otooué.

Ce n'était pas le moment de l'interroger sur la singulière direction donnée à la chasse, j'épaulai mon arme et j'attendis.

L'animal était à environ cinquante pas de nous, bien de face ; en moins d'une seconde je l'eusse couché par terre ; la tentation était forte, mais j'y résistai. Chaque fois que j'ai chassé dans l'intérieur de l'Afrique australe avec des chefs indigènes, je me suis toujours fait une loi de me soumettre aveuglément à leur consigne tout en veillant de mon mieux à ma sûreté, bien entendu.

On peut être sûr que ces gens, habitués aux sauvages habitants de leurs forêts, ne s'amuseront pas à vous faire d'inutiles recommandations. Dans tous les cas, je me suis toujours bien trouvé de cette manière d'agir.

Le gorille s'était jeté à quatre pattes, dans la posture qu'il affectionne pour courir dans les halliers, mais notre vue, en un instant, lui rendit toute sa fureur : il se redressa immédiatement sur ses larges pieds avec un rugissement terrible et prolongé qui ébranla la forêt, et, toute hésitation ayant disparu, il s'avança sans se presser dans notre direction en se frappant la poitrine de ses longs bras.

Ce geste paraît lui être familier, surtout dans ses grands moments de colère ; depuis dix minutes à peine que nous étions arrivés en face de lui, c'était la troisième fois que je le voyais faire retentir ainsi sa large poitrine. Je ne puis mieux comparer les sons qu'il faisait entendre en accomplissant cet acte qu'à ceux des tam-tams quand on les garnit de drap pour les marches funèbres. Il se frappait à coups redoublés, et avec une sorte de cadence qu'il ponctuait avec de véritables roulades de rugissements et des regards d'une férocité sans pareille.

M'Jenga me fit signe qu'il s'en remettait à moi de tirer le premier.

— Puis-je tirer à volonté ? répondis-je rapidement.

— Attends qu'il ait dépassé le tronc de ce palmier mort, et surtout ne le manque pas, tu n'aurais pas le temps de cligner de l'œil, qu'il serait sur nous.

C'était, comme toujours, N'Otooué qui m'avait transmis les paroles du vieux chef Pahouin ; il s'acquittait à merveille de son rôle de traducteur.

L'arbre qu'on venait de m'indiquer n'était pas à vingt mètres de nous.

J'épaulai avec soin mon arme. . . . Le gorille approchait. . . . je visai en pleine poitrine. . . . L'animal dépassait à peine la ligne du palmier que la détonation de mon Devisme faisait retentir la forêt et que la bête tombait sans pousser un cri.

Le coup avait été foudroyant.

Je m'élançai pour me rendre compte de l'effet terrible produit par ma balle explosive, mais N'Otooué me retint :

— Prends garde, me dit-il, il peut se relever en-